

D'autre part, la revendication à l'organisation autonome, qui pouvait présenter, apparemment du moins, les conditions pour permettre à la jeunesse de participer à la gestation qui se manifestait autour de la lutte contre l'opportunisme et lui permettre d'intervenir dans les conflits de tendance avec les mêmes droits que quiconque, établissait, en premier lieu, l'isolement des jeunes des milieux ouvriers syndicaux et ensuite renforçait le contrôle des opportunistes sur ces jeunes, lesquels devaient se laisser finalement embrigadés totalement dans les cadres de l'agitation électorale et du recrutement.

Il pourrait apparaître qu'il y ait contradiction entre cette constatation et le fait, qui montre que les mouvements de jeunes socialistes sont formés et dirigés dans la plupart des cas, par les représentants les plus en vue de la gauche. Pour nous, ce fait démontre uniquement que les opportunistes agissaient à l'égard de la jeunesse comme ils agissaient à l'égard des gauches, c'est-à-dire que la formation d'un mouvement de jeunes socialistes reçoit leur consentement justement parce que la diffusion de leur politique ne pouvait s'effectuer avec efficacité qu'avec l'aide active de la jeunesse et que leur présence à l'intérieur des partis, après avoir manifesté bruyamment leur désaccord avec la politique de conciliation, accréditait les partis aux yeux du prolétariat.

Et s'il est vrai que la jeunesse, après avoir donné son adhésion au mouvement socialiste au travers de la combativité ouvrière, adhère et afflue encore vers lui, quand cette lutte s'affaiblit, cela a été possible, non seulement parce que l'élément d'attraction était alors l'unité, le gonflage des partis, mais aussi parce que des organisations de jeunes s'étaient créées et surtout parce qu'elles étaient dirigées par des éléments de gauche.

Avant d'analyser les questions débattues au Congrès de la Jeunesse Socialiste, tenu en 1907 à Stuttgart, analyse qui nous permettra de prouver la rupture des jeunes générations ouvrières avec les milieux spécifiquement de classe, à savoir les syndicats, nous voudrions tirer une première conclusion des constatations qui précèdent.

La jeunesse socialiste peut s'organiser au sein des partis dans la mesure où ceux-ci perdent leurs aptitudes à fai-

re progresser le prolétariat vers la révolution. La décentralisation qui règne dans la Deuxième Internationale, en permettant l'élargissement des cadres aux éléments arrêrés de la classe ouvrière, devait aboutir, naturellement, à englober la jeunesse. De plus, le contact permanent des gauches et des jeunes n'empêche nullement ceux-ci de se ranger derrière les opportunistes ou bien derrière les anarchistes, précisément parce que les gauches, incitant constamment les ouvriers à la clarification théorique, n'arrivaient pas à contre-balancer l'appel à l'étude par une activité correspondante et nécessaire pour se rattacher les jeunes.

Nous voudrions nous attarder sur le Congrès de Stuttgart, car il présente, d'une façon assez nette, la dénaturation du rôle du parti et aussi parce qu'il est nécessaire d'en relever les traits essentiels afin de comprendre le développement des organisations de jeunes dans la Troisième Internationale.

Pour bien saisir le caractère de ce Congrès, et surtout pour pouvoir y discerner aussi son côté négatif, il faut rappeler la situation économique où vivait la jeunesse ouvrière.

L'introduction du machinisme dans l'industrie, en simplifiant le fonctionnement de la production, rend possible l'exploitation de la jeunesse sur une grande échelle. D'autre part, l'industrie artisanale, afin de résister à l'activité dévorante des grandes industries capitalistes exploitaient féroceement la main-d'œuvre juvénile. En général, les jeunes travaillent de 14 à 18 heures par jour, pour des salaires de famine, dans des conditions d'apprentissage atroces.

Ils ne savent ni lire ni écrire, leur hygiène corporelle est fortement éprouvée par l'insalubrité des locaux où ils sont employés et ils s'abandonnent de bonne heure à l'ivrognerie. C'est donc au travers de mille et mille difficultés que se forment les mouvements de jeunes. Pourtant, leur accès à la vie politique ne s'effectue pas selon une courbe partant de la lutte élémentaire pour la défense de leurs conditions de vie, mais en tant qu'élément actif dans les partis, lesquels en disposeront afin de parfaire leur propagande, particulièrement dans le domaine antimilitariste. La plupart du temps, ce fait était justifié et l'est encore aujourd'hui, comme étant la condi-

tion nécessaire, qui a permis aux jeunes socialistes de prendre, en 1915, la même position que les bolcheviks vis-à-vis de la guerre impérialiste. Nous pensons que, sans cette activité, les jeunes ouvriers, physiquement moins résistants et plus sensibles à la discipline militaire que les ouvriers adultes, auraient inévitablement répondu les premiers aux appels des courants révolutionnaires qui se dressent contre le massacre impérialiste et préconisent sa transformation en guerre civile.

Pour en revenir au Congrès, nous rappellerons que celui-ci est organisé avec l'assentiment des dirigeants opportunistes et que les rapporteurs sont presque tous des gauchistes. C'est à ce Congrès que, pour la première fois, la jeunesse socialiste prend acte de la situation misérable de la jeunesse ouvrière et des ravages faits par l'anarcho-syndicalisme parmi elle, en fonction de quoi chaque rapporteur essaye d'apporter les moyens capables d'obvier à cet état de choses. Trois problèmes fondamentaux dominent les premières assises de la jeunesse travailleuse : l'éducation socialiste des jeunes ouvriers, leur situation économique, et, enfin, la lutte antimilitariste. Pour ce qui est de l'éducation socialiste des jeunes, voici ce que dit H. R. Holts, rapporteur sur ce problème. D'abord, concernant la nécessité d'une organisation jeune, comme base de l'éducation, elle explique « qu'il ne faut pas croire que la jeunesse viendra toute seule au socialisme, parce qu'elle est révolutionnaire par nature. Cela n'est souvent qu'une apparence trompeuse : elle se laisse entraîner souvent par des phrases révolutionnaires seulement. Ce qui est vrai, c'est qu'elle est plus accessible aux idées nouvelles que les adultes. Il est donc de notre devoir de soigner tout spécialement l'éducation socialiste des jeunes ouvriers et ouvrières. Cela peut se faire le mieux dans l'organisation. Il faut donc, avant tout, que les partis et toutes les organisations ouvrières soutiennent les organisations de la jeunesse socialiste et en créent là où il n'y en a pas encore ». Après avoir effectué une discrimination nécessaire entre l'éducation bourgeoise qui est de procurer à chaque individu privilégié la plus grande somme de connaissances possibles, afin de le mieux armer pour la lutte individuelle de l'existence, et l'éduca-

tion prolétarienne qui doit poursuivre le but de préparer à la lutte des classes, augmenter la conscience et les capacités intellectuelles et morales de la classe ouvrière, elle dit « qu'il dépend de l'éducation donnée à l'ouvrier et à l'ouvrière pendant leur jeunesse, s'ils deviendront les victimes des déviations intellectuelles vers le réformisme d'un côté, vers l'anarchisme de l'autre côté, ou s'ils suivront le chemin le plus court vers leur émancipation spirituelle, celui du socialisme scientifique ». Ainsi justifiée, cette organisation devait, en somme, représenter pour la lutte des jeunes ouvriers ce que les universités représentaient pour les jeunes étudiants bourgeois. S'il est vrai que, sans leur culture, sans le savoir scientifique, ces jeunes étudiants n'auraient pu être ce stimulant généreux contre l'absolutisme, il n'est pas moins vrai qu'à défaut du développement économique de la bourgeoisie nécessitant l'épanouissement de la science ils n'auraient jamais pu entreprendre cette activité révolutionnaire par le seul fait de leur impulsivité naturelle. De même pour la jeunesse prolétarienne, sans la formation des organisations ouvrières de masses, sans l'activité combative de sa classe, elle se laissera enrégimenter par les organismes bourgeois qui ont une activité prédominante, dans les situations.

Le rapporteur a évidemment raison de dire qu'il est nécessaire d'éduquer la jeunesse, pour la rendre apte à la lutte ouvrière. Mais il serait vain, dans une période de régression de la lutte de vouloir armer la jeunesse contre les courants étrangers aux intérêts ouvriers, par l'application d'une pédagogie prolétarienne. Une action éducative pour être sérieuse dans ces conditions doit être accompagnée par une pratique effective de la lutte, sinon elle reste, surtout chez les jeunes, une corvée semblable à celle qu'ils subissent dans les écoles bourgeoises. Si la jeunesse ouvrière d'alors s'était trouvée dans les conditions qui lui aurait permis, aussitôt que la lutte s'atténue, d'en ressentir immédiatement les effets, tout en ayant la possibilité de pouvoir réagir contre le conservatisme et l'inertie du mouvement ouvrier, l'orientation éducative préconisée à ce Congrès pouvait s'assurer des possibilités d'application réelles.

C'est justement l'absence des conditions favorables à la lutte de classe, causée à